

Le Canayen

“Pour nos Foyers et nos Droits”

VOLUME I—NUMÉRO I

QUÉBEC, AVRIL 1918

ABONNEMENT : 50 SOUS PAR ANNÉE

Notre Programme

Bonjour la compagnie !

C'est le CANAYEN qui se présente, humblement, modestement, tout simplement, tout bonnement, bref, sans cérémonie.

Son nom n'a pas besoin d'être expliqué.

Sa devise, inspirée du chant national, indique ce pour quoi le CANAYEN entend se battre.

Car, plus que jamais, il est l'heure de faire résonner le clairon, de sonner la charge, et de monter à l'assaut de

- 1° Nos défauts nationaux,
- 2° Nos ennemis.

L'heure est venue de nous battre,—si nous voulons vivre, et... mourir avec la satisfaction du devoir accompli.

Nous combattons nos défauts. Ce sont nos ennemis tout autant que les autres. Nos ennemis du dehors ne sont peut-être aussi forts que parce que nos propres défauts,—nos ennemis du dedans—le leur permettent.

Nous combattons nos défauts. Autant que possible, nous les combattons par le ridicule. Nous les combattons en les exposant—en les exposant tout nus, en pleine lumière, afin qu'ils soient forcés d'avoir honte d'eux-mêmes et qu'ils finissent par se tacher à six pieds sous terre.

Après avoir lutté contre les défauts de la race, le CANAYEN s'exercera, en temps ordinaire, à lancer des grenades dans les retranchements des Hun...tariens et de leurs pareils, simple histoire de leur faire assavoir que l'on n'est pas mort au pays de Québec. En temps de crise, le CANAYEN se permettra de leur faire parvenir des “whiz-bangs” et autres pétards dont ils ne faut se servir qu'avec précaution, il est vrai, mais qui sont bien nécessaires, dans les grandes circonstances.

Enfin, de temps à autres, le CANAYEN, sans se monter la tête, et sans vaine jactance, dira un mot

de nos bonnes qualités et de nos belles actions, histoire de tenir honnêtement nos livres, et d'avoir au crédit, aussi bien qu'au débit, tout ce qui est susceptible d'y être.

Voilà tout le programme du CANAYEN. Il pourrait être plus chargé, mais cela vaudrait-il mieux? N'est-il pas démontré que ceux qui proposent trop ne disposent qu'à moitié? D'ailleurs, le CANAYEN n'entend pas gaspiller un papier qu'il a tout intérêt à ménager.

Encore un mot, cependant, lecteur, avant de te souhaiter l'au revoir au prochain numéro.

Si tu prétends t'abonner au CANAYEN pour t'endormir en le lisant, le soir, après souper, tu dépenses inutilement ton argent. Car, le CANAYEN a la prétention, lui, de vouloir te réveiller. Il veut réveiller ceux qui dorment, et il veut empêcher de s'endormir ceux qui seraient tentés de se laisser aller dans le “je m'en foutisme” ou dans un nonchalant “farniente.”

Autrement dit, le CANAYEN ne publiera, autant que possible, que des articles courts, concis, précis; il parlera clair et net. Il laissera avec grand plaisir à ceux qui ont appris le dictionnaire par cœur le soin d'écrire des articles soporifiques.

Il est bien vrai que le rédacteur du CANAYEN apprit autrefois par cœur une page du dictionnaire,—un pensum que lui avait généreusement donné son professeur,—mais cela ne l'a jamais porté à se servir dans ses écrits de “tarmes” que personne ne comprend.

Lecteur, mon frère, unissons-nous; comme nous le répétait éloquentement un grand disparu, cessons nos luttes fratricides, et, envers les Huns de toute espèce, soyons Canayens, Canayens avant tout, Canayens tout court,—et c'est assez!

—Qu'on n'aborde l'anglais qu'après avoir appris le français.
(SULTE)

—Tous, nous parlons de nos droits, qui de nous parle de nos devoirs?

IL Y A MOUTON ET MOUTON

Un ami nous demande si nous n'allons pas entreprendre une campagne, au CANAYEN, contre le mouton national.

A cela, nous répondrons que nous n'entendons pas empêcher les enfants de s'amuser avec des joujoux inoffensifs.

Que le mouton semble aussi intéressant aux Canayens, comme animal national, que le lion, qui est l'emblème des Anglais, ou le coq, qui est l'emblème des Français, c'est ce que nous ignorons...

Personnellement, le mouton ne nous est pas indifférent, car nous n'oublions pas que s'il y a des agneaux et des agnelles, il se trouve aussi des béliers, parmi les moutons.

Celui qui écrit ces lignes se souvient qu'il aimait les pommes à la belle folie, lorsqu'il était petit bonhomme. Il aimait surtout les pommes volées, comme presque tous les petits bonhommes de la campagne. Or, un jour, comme il allait secouer les pommiers du voisin, il fut rudement attaqué par un gros bélier, ce qui lui fit perdre pour longtemps l'envie de cueillir le fruit défendu. Ah! s'il y avait eu seulement un tel bélier dans le paradis terrestre!

Crois-moi, lecteur, si tous les Canayens étaient “toxons” comme ce bélier dont les cornes s'ajustèrent moins que délicatement dans la partie la moins noble de la petite personne que j'étais à l'âge de dix ans, ils n'auraient pas besoin de faire tant de bruit, aujourd'hui, pour chasser tous les maraudeurs étrangers qui s'amènent dans notre talle plus souvent qu'à leur tour.

Blague à part, je crois qu'il vaut mieux être bélier plutôt que poule mouillée,—comme il y en a tant,—comme il y en a peut-être trop parmi les Canayens...

—L'Anglais, l'Écossais ou l'Irlandais peut traverser l'Océan et se dire qu'il s'en va chez lui. Le seul foyer du Canadien français, c'est le Canada.

SIR LOMER GOUIN

—Apprends avec fierté ta langue maternelle. (V. DE LAPRADE)

RESTONS CHEZ NOUS

C'est le titre d'un roman de M. Damase Potvin, écrit il y a déjà plusieurs années, dans le but d'enrayer l'exode des nôtres aux États-Unis.

N'y aurait-il pas un livre à écrire, aujourd'hui, pour induire les Canayens à ne pas aller planter leur tente dans l'Ontario?

Par la bouche de son ministre des terres et forêts, le gouvernement huntarien déclare à la face du monde que les Allemands, les Autrichiens et les Canayens ne seront pas bien reçus dans l'Ontario.

C'est bien simple, restons chez nous!

Comme le demande le SOLEIL, quelle raison saine et valable y a-t-il pour que nous allions coloniser dans l'Ontario, alors que la Province de Québec nous offre dans les régions de l'Abitibi, du Lac St-Jean et de la Métapédia des avantages incomparables?

Restons chez nous! N'allons pas, par le fruit de nos sueurs, enrichir ceux qui nous mettent sur le même pied que les Boches!

Respectons-nous nous-mêmes, si nous voulons être respectés au moins par ceux qui savent respecter les autres. Restons chez nous!

Pour nous, Canayens du Québec, rien ne vaut le sol de notre province. Nous sommes chez nous, dans le Québec! Restons chez-nous!

LES PERTES DU CANADA

Le Premier Ministre du Canada, le 19 mars, a fourni à la Chambre des Communes les statistiques suivantes, concernant les pertes du Canada à la guerre.

Tués, 25,744; morts de blessures, 8,612; morts de maladie, 1,901; blessés, 105,250; prisonniers de guerre, 2,757; présumés morts, 2,845; disparus, 927.

Total des morts, des blessés et des disparus: 149,046.

—Jamais nous n'abdiquons les droits qui nous sont garantis par les traités, les lois et la constitution. (MERCIER)

—La langue disparue, adieu la nationalité! (B. SULTE)

ATTENTION! S. V. P.

MESDAMES et MESSIEURS

Si ce journal pénètre dans votre demeureNous vous demandons comme une faveur
toute spéciale**De vouloir bien à votre tour pénétrer dans
notre établissement**

et visiter chacun des rayons qui s'y trouvent

Nos Confections pour Dames et Messieurs

Nos Confections d'Enfants

Nos Marchandises à la Verge

Nos fantaisies de toutes sortes

Tout cela, uni à notre renommée en affaire, fera le reste.

*Jules Gauvin*Agent des Vêtements
SEMI READY183 rue St-Joseph
Québec**Confitures
Raymond****Garanties
Pures**Préparées avec des
fruits canadiens par
des experts canadiens,
elles sont délicieuses,
économiques et de
qualité supérieure.*Les produits
RAYMOND
sont étiquetés
en français
Exigez-les*

Distributeur pour Québec:

The St-Lawrence Vinegar Mfg. Co.**Les Sucres Autrefois**

La saison du sucre du pays est commencée. *Le Canayen*, qui s'efforcera de prêcher le développement de nos industries nationales, ne croit mieux faire que de reproduire une intéressante chronique de feu le Docteur A. Beaulieu, publiée il y a déjà bien longtemps, et où il est question des sucres, il y a 75 ans. Rien de si agréable à lire que ces délicieuses chroniques sur les choses du "temps passé," chronique que nos pères rédigeaient d'une plume alerte, facile, et dont le naturel, si rare dans les écrits d'aujourd'hui, était la plus grande et la plus précieuse des qualités.

Je parle de quarante ans, temps où je roulais le gai printemps de mon âge fleuri. Mon père était cultivateur et ne savait pas même lire. Il voulait faire de moi un habitant; mais je voulais faire mes études et devenir médecin, si possible. Le docteur de ma paroisse paraissait le plus gros monsieur, et c'était lui qui présentait les adresses aux étrangers de distinction qui venaient nous visiter. Du reste, on aime mieux, selon Horace, l'état que n'avaient pas nos parents. C'est le sens d'un épître à Mécène.

Quoiqu'il en soit, lorsque j'étais tout petit, je faisais du sucre au mois d'avril. C'était un mois magnifique pour tout le monde à la campagne. Les uns faisaient du sucre et les autres le mangeaient.

Mon père avait une sucrerie composée de sept cents érables et de trois cents plaines.

La famille l'exploitait de son mieux, car il fallait compter tous les revenus du fond pour vivre.

Je vais parler le langage de mon pays. Dans le mois de mars, et peut-être dès le commencement de février on se préparait dans le canton à faire du sucre.

La cabane était réparé en temps opportun, les chaudrons étaient dérouillés, et le bois de chauffage rendu sur les lieux. Les gouges se forgeaient et les coulisses se fabriquaient. Ces coulisses appelées goudrelles dans le voisinage étaient fabriquées de cèdre.

Les auges destinés à recevoir la distillation des érables et des plaines se fabriquaient à grands coups de pioches et de haches; les uns, les meilleurs, de pin, et les autres de frêne, et les pires, de sapin.

L'ouvrier le plus habile de l'endroit fabriquait les moules carrés, longs, oblongs, en coeur ou en étoiles. Ceux de Chiboite avaient surtout la forme gracieuse d'une gerbe de blé.

Trop pauvres pour avoir de vraies raquettes, en peaux crues, on s'en faisait en bois, sous le

nom poétique de pattes d'ours.

C'était une pièce de van à l'envers adapté aux pieds, comme les ailes que la mythologie prête à Mercure.

La neige était un fort obstacle. Il fallait faire des chemins creux de cinq ou six pieds de bas, pour faire la tournée. Puis tout étant prêt, les amis prévenus, les paques faites, on entaillait. C'était une opération assez difficile. Il fallait une bonne hache canadienne qui faisait la meilleure entaille. J'étais un célèbre saigneur d'érable. Hélas! peut-être est-ce la raison pour laquelle je suis médecin!

Ce mode de faire sortir le sucre des arbres qui en produisent est quelque peu démodé. Aujourd'hui, on use du villebrequin ou de la gouge, espèce d'entailloir. Trois ou quatre instruments de forme différente conduisent la liqueurs de l'arbre au récipient; les coulisses en bois, d'autres en fer blanc. L'usage a été remplacé temporairement par le baquet en bois, puis par la chaudière en fer blanc.

De mon temps, la sucrerie s'appelait la cabane. On allait au sucre à la cabane, aux bois. Celles des sauvages, telles que décrites par les jésuites, étaient de vrais manoirs comparés aux nôtres. La fumée, sous le nom de boucane, y faisait son séjour perpétuel. Puis le bucher était à l'avant.

La tournée faite une ou deux fois par jour, on réduisait l'eau. C'était toute une précaution.

L'eau, mise en ébullition, par le feu, voulait sortir de son contenant; il fallait qu'elle se réduisit dans son lit. Nous n'avions qu'un moyen à notre disposition: apaiser les flots du liquide courroucé avec du lard, du beurre ou même avec de simples branches de sapin.

Le sucre se faisait, les amis même les moins fidèles, venaient nous voir, et, à cause de mon habileté, je recevais les félicitations

(Suite à la page 7)

VOYAGE A BON MARCHÉ

Des milliers de soldats qui étaient partis du Canada nous reviennent d'Angleterre, sans avoir essuyé le feu. Tant mieux pour eux!

Ces militaires, d'après les rapports, étaient impropres au service actif.

Alors, pourquoi les avoir envoyés se ballader en Angleterre, alors qu'ils auraient été si utiles ici?

Pourquoi leur avoir payé ce voyage inutile, alors que l'on n'a pas de transports pour l'expédition des vivres?

Nous en connaissons nous-mêmes qui se sont balladés à l'étranger aux frais de l'Etat.

Il serait temps que l'Etat, que le Gouvernement exerce plus de jugement, adopte une méthode plus rationnelle, dans le choix des recrues.

Car, ces voyages ne sont pas seulement inutiles, ils sont préjudiciables à la cause que l'on veut servir.

Et surtout, ils sont préjudiciables à la bourse de tous les Canayens, dans laquelle on puise déjà si largement!

o o o

CONTROLEUR SANS CONTROLE

A Québec, à Lévis et dans les environs, le pain de six livres se vend 40 sous.

Certains boulangers vendent 12 sous le petit pain d'une livre et demie,—soit 48 sous par six livres.

C'est, en moyenne, une augmentation de deux tiers de sous par livre, depuis le mois de décembre.

Pendant la même période, la farine n'a augmenté que de six sous par baril.

Il n'y a pas encore bien des années, le pain de six livres se vendait 16 sous

Ce précieux aliment coûte donc trois fois plus cher aujourd'hui.

C'est à Québec que l'augmentation du pain s'est fait sentir le plus.

Tout cela prouve une fois de plus que le contrôleur des vivres n'a de contrôleur que le nom et... le salaire!

o o o

BEAU DESINTERESSEMENT

Un curé faisait un sermon sur les flammes de l'enfer. Tout son auditoire fondait en larmes. Un gros rustaud, appuyé contre un pilier de l'église, était le seul qui ne pleurât pas. Le curé lui demanda: "Pourquoi ne pleures-tu pas comme les autres?"—"Moi?" répond l'homme, je ne suis pas de la paroisse."

LES SUCRES AUTREFOIS

(Suite de la page 2)

souvent peu sincères des tribus et des peuples qui venaient nous voir. Le brassin, nom du sucre destiné à être mangé en commun, était servi de bonnes grâces et mangé du meilleur appétit. Les palettes ou mouvettes jouaient à l'unisson, et la tire répandue sur la blanche couverture de l'hiver canadien était mangée avec volupté. Les filles en mettaient dans la barbe du jeune homme qui se défendait de son mieux avec des boules de neige.

o o o

Les matrones observaient ces jeux innocents, et les pères de famille avaient tout lieu de croire à l'éternelle continuation de la race française en Amérique.

La trempette et les crêpes au lard arrivaient en temps et lieu, et comme dans l'Illiade, personne ne pouvait se plaindre d'avoir été trompé dans l'inégalité des mets.

Et pas d'autre boisson que celle du ruisseau ou celle que l'arbre avait fait.

o o o

C'était le beau temps. L'eau avait beau nous tremper jusqu'aux os, le rhume refusait de nous assaillir. La santé, ce trésor de la vie, était notre partage.

o o o

Ce temps n'est plus. Mais qu'il a laissé de souvenirs dans mon cœur!

Le soir près de l'âtre pétillant, j'attisonnais mon feu; mes chaudrons faisaient entendre un doux murmure, tandis que les flammes réjouissaient l'air.

Quelque fois, la lune d'avril venait éclairer cette scène de ses rayons argentés, en commençant par vouloir nous épier au-dessus des grands arbres.

Le ruisseau qui passait près de la cabane alimentait un moulin à scie que j'ai souvent fait marcher. Il n'y avait de l'eau qu'au printemps. Mais alors quel spectacle! Des ondes en furie, le bruit de la chaussée, le grincement de la scie, les mouvements des roues se mêlant au bruissement de la forêt, aux chants des oiseaux du printemps, revêtaient ce concert d'un charme ineffable et que je n'oublierai jamais.

o o o

A. BEAULIEU
Québec, 30 mars, 1883.

Un homme qui a de l'argent est toujours sur d'avoir des amis—mais il n'est pas toujours sur de leur désintéressement.

o o o

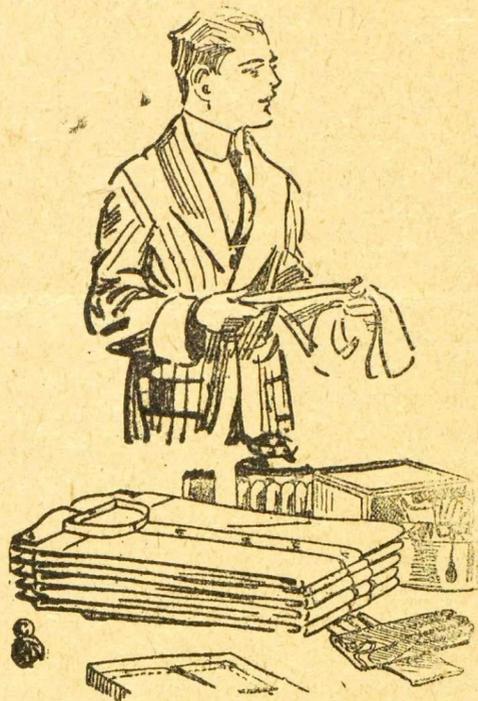
Il faut se méfier de tout le monde sans en avoir l'air. *Bayle.*

VRAIES BONNES CHEMISES

pour messieurs, à 79 cts.

Quand nous disons bonnes nous voulons préciser la sorte de chemises recherchées par les Messieurs qui apportent un soin tout particulier à leur toilette.

La coupe est excellente. Elles sont bien faites, en bons tissus à rayures fantaisie, et paraissent valoir deux fois le prix que nous en demandons. Toute les pointures.



La Pièce 79cts.

LA COMPAGNIE PAQUET

LIMITEE.

LES LIQUEURS DOUCES

...DE...

F. A. FLUET

sont les plus pures, les plus rafraîchissantes,
les plus délicieuses

Essayez une fois les Ginger Ale, Cream Soda, Soda,
Cidre Champagne, Eau Minérale,

fabriqués à Québec par

F. A. FLUET

65 rue des Prairies - Tél. 2406 - Québec

et vous ne voudrez plus vous en passer.

Cachets "CEDECO"

Contre le mal de tête, Neuralgie,
Migraine, Etc.

PRÉPARÉS PAR

CANADA DRUG CO.

QUEBEC, CANADA

Fait à Québec.

MANGEZ DU POULET MANGEZ DES OEUFS

Nous sommes fortement pour l'économie des vivres.

Ce qui ne veut pas dire que nous n'avons que des bottes de fleurs à lancer à la tête molle de ceux qui prétendent contrôler le commerce et l'usage des vivres.

On nous dit: "Économisez le blé, l'orge et le reste."

Très bien. Nous économisons le blé, l'orge et le reste. C'est même très facile d'économiser tout cela, parce que les salaires ne permettent pas même d'acheter le nécessaire.

Mais, pendant que nous comptons nos bouchées de pain, les journaux nous apprennent que les Anglais de l'autre côté utilisent nos grains dans leurs kolossales brasseries.

Les grains dont nous aurions tant de besoin ici sont expédiés à Messieurs les Anglais qui s'en servent pour distiller leur bière, dont ils ne peuvent se passer, paraît-il.

Et ici, patriotiquement, on ferme les brasseries, on ordonne le pain de guerre, et... on laisse même entendre que nous aurons peut-être l'insigne faveur de pouvoir offrir à l'Empire britannique les méritoires privations du rationnement officiel.

Est-ce tout ?

Pas du tout. Cela n'est rien.

Voilà que nos amis des autres provinces achètent les poulets par tonnes,—on l'a vu par les dépêches officielles,—leur cassent le cou, les placent dans les entrepôts, refusent de les vendre à profit raisonnable, et les laissent pourrir, par tonnes ! Ils contrôlent le marché !

Et le contrôleur des vivres, et les femmes de nos économistes ministres, et les riches présidentes des cercles pour l'économie des vivres crient aux centaines de mille de crève-faim: "Économisez les vivres, mangez des œufs et du poulet!"

Les œufs se vendent la bagatelle de 80 sous la douzaine, et les poulettes qui en pondraient, on les tue, et on les laisse pourrir,—par tonnes !

DU PAYS DES BARBARES

—Vous venez d'un pays qui n'est pas civilisé, faisait-on remarquer récemment à un conscrit Colère du conscrit.

—Pas besoin de vous facher, lui fit-on remarquer, puisque vous venez de l'Huntario.

Le conscrit était une manière de boche de la province-soeur...

—La langue est l'âme d'une nation. (J. P. TARDIVEL)

SOL NATAL

Toujours, du fond du coeur où germa l'espérance
J'ai béni tendrement le sol qui m'a nourri ;
Je n'oublierai jamais le toit de mon enfance,
Ni le langage doux que ma mère m'apprit.

Vers la plage du monde où j'ai puisé la vie,
Pensif, j'ai regardé, des larmes plein les yeux,
Et je revois encor ma jeunesse ravie
Dont le rêve montait jusqu'aux azurs des cieux.

O pays des aïeux, champ de gloire éternelle,
Où passa le frisson des orages sanglants,
Que ta sainte moisson d'amour se renouvelle,
Et retienne toujours l'âme de tes enfants.

Qu'à mon dernier soupir en français je te nomme
O Dieu de mon pays, dans ta gloire attendu !
Si je meurs en exil, que pour mon dernier somme,
On me tourne le front vers mon clocher perdu !

LOUIS-JOSEPH DOUCET

L'ECONOMIE QUI COUTE CHER

Les salaires alloués aux employés du département du contrôleur des vivres forment annuellement la bagatelle de \$165.000.00 (cent soixante-cinq mille piastres)

Voici ces salaires:

Le contrôleur, M. Thompson, \$7.000 ; un assistant, \$5.000 ; un autre, \$4.200 ; un autre, \$4.000 ; onze à \$3.500 ; deux à \$2.800 ; un à \$2.600 ; deux à \$2.500 ; treize à \$2.000 ; un à \$1.600 ; un à \$1.500 ; un à \$1.200 ; un à \$800 ; trente sténographes à \$1.200 ; quatre à \$1.000 ; quinze commis à \$900 ; quatre messagers à \$700.

Le personnel se compose, comme une simple addition le démontre, de quatre-vingt-douze fonctionnaires. Le contrôle des vivres exige ensuite toute une armée de salariés faisant partie du service extérieur.

Si la campagne de contrôle et d'économie des vivres n'est pas plus efficace, au moins, ce n'est pas parce qu'elle ne coûte pas cher !

Tout de même, lecteur, ne trouves-tu pas drôle qu'en ce temps où presque tout le monde économise de force, il se trouve tant de gens qui gagnent des salaires de pacha, rien qu'à prêcher l'économie ?

Et le plus drôle, n'est-ce pas de constater que c'est toi et moi qui contribuons à payer si grassement ces prêcheurs d'économie ?

PIF PAF

—Les petits esprits sont blessés des plus petites choses.

VAUVENARGUES

—C'est un crime de lèse-majesté d'abandonner la langue de son pays. (RONSARD)

L'EXPOSITION PROVINCIALE

On s'est demandé, l'hiver dernier, en certains milieux de Québec, s'il était opportun de continuer de tenir l'Exposition Provinciale.

Ceux qui posaient cette question étaient probablement de la même catégorie que MM. Jean Guay et Charles Angers,—ces deux personnages qui, on s'en souvient, se rendirent à l'exposition de 1916 dans le but d'y trouver ce qu'ils appelaient des beautés orientales, et qui ne purent mettre la main tout au plus que sur... un pauvre hermaphrodite manqué.

Cette rumeur à peine lancée, on vit toutes les grandes organisations industrielles et commerciales de Québec, la Chambre de Commerce en tête, protester énergiquement contre l'idée de suspendre l'exposition.

Lors d'une séance du Conseil Municipal, tenue subséquemment, les échevins de Québec ont décrété unanimement que la Vieille Capitale devait avoir son exposition.

Tous ceux qui retirent des bénéfices—directs ou indirects, de l'exposition,—et ils sont légion, à Québec même et dans la Province,—se réjouissent de cette décision appuyée sur le bon sens.

Et comme le CANAYEN tient à intéresser ses lecteurs, il croit devoir ajouter ici que l'échevin qui avait tout d'abord suggéré de suspendre l'exposition n'a pas présenté la motion dans ce sens dont il avait donné avis, et qu'il a voté à deux mains en faveur de la tenue de l'exposition en 1918.—ce qui lui fait honneur.

—C'est notre doux parler qui nous conserve frères. (ZILDER)

SOYONS MAITRES CHEZ NOUS

Afin de montrer notre largeur de vue aux Anglais, des Canayens sacrifient souvent leurs ambitions légitimes, leurs droits incontestables.

Ainsi, nous savons qu'à Québec même, des unions ouvrières dont les membres sont la grande majorité des Canayens, élisent comme présidents ou contrôleurs des gens qui ne parlent ou ne veulent pas parler un seul mot français.

Comme remerciement de cette générosité, on fait subir aux nôtres, là où ils sont en minorité, les représailles les moins justifiées et les plus injustifiables.

Puisqu'il en est ainsi, Canayens, gardons donc pour nous la couverture, lorsqu'elle est de notre côté ! S'il importe que nous soyons justes envers tout le monde, il importe également que nous soyons chez nous les valets de personne !

"I CAN'T--PAS CAPABLE"

Deux étudiants de l'Université bilingue d'Ottawa, en route pour les provinces maritimes, le printemps dernier, arrêtaient à Québec et se rendaient au bureau du journal français X... en vue de s'y abonner.

C'étaient des anglais, et naturellement ils parlaient anglais.

Ayant engagé la conversation et causé avec eux quelques instants, le préposé aux abonnements, qui parle admirablement leur langue, leur demande à brûle-pourpoint:

—Si vous avez passé l'année à l'Université d'Ottawa, vous pouvez parler le français ?

—Oh! We can't, répondent ensemble les deux étudiants.

—Comment! reprend le Canayen, un Anglais serait-il plus stupide qu'un Chinois! Un Chinois parle couramment l'anglais et le français deux mois après son arrivée ici.

N'est-ce pas singulier, tout de même, de constater que les Chinois peuvent quelquefois être comparés à certains Anglais ?

LE COMBLE DU SANS-GENE

Prendre un morceau de craie pour faire des chiffres sur le dos d'un monsieur sous prétexte que celui-ci vous a dit un jour: "Vous pouvez compter sur moi."

—Les belles dames du Canada ne peuvent entendre un barbarisme sans rire.

(PIERRE KALM, en 1753)

—Un homme qui ne sait qu'une langue n'en vaut qu'un; un homme qui sait quatre langues en vaut quatre. (FRÉDÉRIC-LE-GRAND)